

Les amoureux  
de l'île Saint-Paul

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les amoureux de l'île Saint-Paul / Armelle Guilcher

Nom : Guilcher, Armelle, 1944- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240028015 | ISBN 9782898043758

Classification : LCC PS8613.U497 A62 2025 | CDD C843/.6-dc23

Édition originale : © Presses de la Cité, 2024

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Couverture : Ateliers Prêt-Pressé / Freepik / Illustration partiellement  
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution nationale*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Armelle Guilcher

Les amoureux  
de l'île Saint-Paul

LES ÉDITIONS JCL 



## NOTE AUX LECTEURS

Si ce roman s'inspire d'un fait réel, connu sous le nom des «oubliés de l'île Saint-Paul», l'auteur a construit autour de cette histoire une œuvre de fiction.



## Prologue

*Juin 1930*

Le vent lui apportait les appels du garçon. De son perchoir, elle le vit qui la cherchait.

Elle avait escaladé un sol mou, spongieux, d'où s'échappaient des fumerolles, pour parvenir jusque-là. Sa progression avait été difficile et oppressante. Mais tout plutôt que de continuer à tourner en rond dans les quelques mètres carrés autour des bâtiments.

Les bâtiments ! Des murs en planches, un toit en tôle. Le vent était si fort qu'il s'infiltrait par tous les interstices, de même que la pluie. On leur avait dit que le climat sur l'île était identique à celui de Sein. Au moins, chez eux, au pays, ils avaient au-dessus de leur tête un toit étanche et de solides murs en pierre pour les protéger des intempéries.

Le recruteur s'était bien gardé de les prévenir que le confort serait rudimentaire : des lits en fer, du varech dans une enveloppe en toile en guise de matelas, une petite étagère pour ranger leurs affaires.

Autour d'elle, l'océan à perte de vue. Elle surveillait l'arrivée d'un bateau, mais l'horizon était vide. Et ce vent qui vous sifflait aux oreilles et vous coupait la respiration, provoquant dans le cerveau une confusion monstre.

Ils étaient dans le cratère d'un volcan, dont un côté s'était effondré. Il en subsistait un cordon de roches qui s'avancait de chaque côté, ne laissant qu'un goulet par lequel s'engouffraient les doris au retour de la pose de casiers à langoustes au large. Enfin, pas vraiment au large. Les crustacés se concentraient au pied des falaises. Aujourd'hui, les barques étaient échouées sur la plage près de la jetée, inutiles.

Derrière la barrière de roches, la mer avait créé un lac intérieur parfaitement circulaire. Sur une plateforme, à l'entrée, étaient aménagés l'usine, les hangars et les baraques en bois pour loger les ouvriers.

Aucun arbre dans cet environnement. Trop de vent pour la végétation haute. Il restait la mousse, les fougères et les herbes. Au centre du cratère, les parois culminaient à plus de deux cent cinquante mètres et s'évasaient ensuite en pente douce jusqu'à la mer qu'elles dominaient d'une trentaine de mètres.

Si la végétation peinait à se développer dans ce paysage de désolation, en revanche la faune abondait : une colonie de gorfous constituée de milliers d'individus, des éléphants de mer, des lapins et des rats.

Belle compagnie !

Depuis combien de jours étaient-ils là, sur ce bout de terre des mers australes, isolés du monde ? Leur uniformité la déstabilisait. Elle en perdait ses repères.

Il y avait d'abord eu le voyage. Port de départ : Brest. Et après deux mois ou presque de traversée, la campagne de pêche, rude et animée, grâce à leurs compagnons. On pouvait rire, bavarder tout en travaillant. Et ils en avaient abattu de l'ouvrage, à

tomber épuisés, le soir, sur leur couche de varech. À la fin de la saison, ils avaient vu resurgir le bateau avec ceux partis chasser le phoque aux Kerguelen. Pas fiers les gars, la pêche avait été mauvaise. Et il y avait eu cette proposition du contremaître, dans la hâte et l'aigreur de cette campagne désastreuse :

«J'ai besoin de sept volontaires pour assurer le gardiennage et l'entretien de l'usine durant l'hiver.»

Personne.

Puis Pauline avait fait deux pas en avant.

Son cœur s'était arrêté. Non, pas Pauline.

«Pas toi!»

Pauline avait haussé les épaules et n'avait pas reculé. Alors elle s'était portée à sa hauteur sans tenir compte des suppliques de François : «Ne fais pas ça!»

«Il me faut des hommes!» avait gueulé le contremaître.

Deux s'étaient avancés. Puis un troisième, et enfin François.

«Un dernier?»

Yvonne avait levé la main.

«Moi.»

Elle lui avait adressé ainsi qu'à Pauline son plus beau sourire, qui signifiait : «Je suis solidaire, les filles.» Et elle s'était glissée entre elles deux, les prenant chacune par la taille.

Quatre hommes et trois femmes.

Aujourd'hui, des mois plus tard, ils étaient là, à attendre le bateau de ravitaillement promis. Ils n'avaient plus de vivres, aucun moyen de communication. Leur employeur les avait-il oubliés ? Et si oui, pourquoi ?

Avant eux, il y avait eu des occupants sur l'île, pour la plupart des naufragés. Beaucoup y étaient morts, quelques-uns avaient réussi à survivre, à force de volonté et de débrouillardise. Là, il manquait aux hommes du groupe la niaque pour transcender leur combat contre la fatalité. Le découragement leur collait à la peau.

Les trois femmes résistaient. Elles avaient une raison de se battre, surtout l'une d'entre elles.

# 1

Le garçon, juché sur le haut du rempart, s'assura que la jeune fille avait les yeux sur lui. Il prit tout son temps avant de plonger dans le chenal qui séparait la Ville close du Passage-Lanriec.

— Qui est-ce ? s'enquit Rose.

— Lui ? C'est Fañch, répondit Vonig. François Le Cléac'h. Un copain de mon frère. Il est beau, hein ? Puisqu'il t'intéresse : il a dix-sept ans. Son père est mort. Sa mère est ouvrière chez ton père, à la conserverie. Il est fils unique et vit avec sa mère et sa grand-mère dans la Ville close. Je ne me souviens plus du nom de la rue. Je te montrerai, si tu veux.

Le garçon se lança. Sûr de lui, il n'avait pas hésité malgré la hauteur du rempart. Son corps pénétra l'eau sans éclaboussures. Les secondes s'écoulèrent. Il ne reparaisait pas. Les filles échangèrent un regard inquiet.

— Il ne s'est pas noyé ? murmura Vonig.

Elles coururent vers le bord du quai. Le garçon était là, plaqué contre le mur.

— Idiot ! lui cria Vonig.

— Je vous ai fait peur ?

Satisfait d'avoir provoqué leur émoi, il se hissa sur la cale et rejoignit les deux jeunes filles.

— Vous fâchez pas, les filles !

— Ta blague était stupide ! Viens, Vonig.

Rose entraîna sa camarade, plantant là le jeune homme déconfit.

Elles se dirigèrent vers la corniche. À la hauteur de la chapelle de la Croix, Vonig, qui habitait une maison située dans une ruelle voisine, laissa Rose poursuivre sa route seule.

La jeune fille s'arrêtait parfois pour savourer le spectacle de la baie de Concarneau, avec au loin les îles Glénan. Un panorama apaisant, baigné dans une brume de chaleur. Les vacances d'été venaient de débiter et le destin la plaçait sur le chemin d'un garçon qui lui plaisait. On était en 1928. Elle avait seize ans.

Face à la jetée, construite pour abriter de la houle les chaloupes qui s'échouaient sur la plage au retour de la pêche, s'élevaient les différentes usines de conserves de la ville, dont la conserverie Bodennec. Rose avait conscience que son père était un homme important. Il employait de nombreuses ouvrières et était considéré. Elle en était fière. Lorsqu'il prendrait sa retraite, son frère Étienne, étudiant en droit à Paris, lui succéderait à la direction de l'usine. Quant à elle, elle était élève – une excellente élève – dans une institution religieuse à Quimper. Elle venait de passer la première partie du baccalauréat et avait été admise en terminale. L'année suivante, elle espérait obtenir la deuxième partie. Ensuite, elle ignorait ce qu'elle ferait. Ses parents ne la poussaient pas vers des études supérieures. Leur ambition était de la voir mariée à quelqu'un de leur rang. Mais Rose savait que si elle manifestait une vocation quelconque devant la conduire à s'inscrire dans une université à Nantes, Rennes ou Paris, ils ne s'y opposeraient pas.

Elle ne s'était rendue qu'une fois dans les locaux de l'usine familiale. Elle avait d'abord été frappée par l'odeur de friture qui empestait l'atelier. Pourtant les ouvrières évoluaient dans cette atmosphère aussi naturellement que si l'air embaumait la rose ou le lilas. Elle avait observé la longue table recouverte de sardines. Des femmes de tous âges, en coiffe, même les plus jeunes, étaient et déboyautaient les poissons avec une dextérité remarquable. Les langues allaient bon train. Les plus délurées s'interpellaient avec des mots crus et Rose se rappelait avoir rougi en les entendant. La contremaîtresse, attentive à ce que les mains soient aussi agiles que les langues, recadrait immédiatement celles qui en papotant ralentissaient le rythme. L'une d'entre elles avait entonné un chant de marins. Sa voix puissante et harmonieuse avait éteint comme par miracle les jacasseries et, au moment du refrain, d'autres voix s'étaient mêlées à la sienne. À cet instant précis, Rose avait senti un frisson lui parcourir l'échine. Elle avait deviné que ces ouvrières formaient une communauté soudée et elle les avait enviées.

La villa de ses parents, une vaste demeure de trois étages, était bâtie en bord de mer. Calquée sur le modèle des maisons que l'on pouvait admirer dans les stations balnéaires comme Cabourg ou Deauville, avec tourelle, décrochements, balcons à armature en bois, mélange de matériaux, elle n'avait pas grand-chose à voir avec le style breton. Un jardin paysager courait jusqu'au mur de soutènement en pierre qui prenait son assise sur la plage des Sables blancs, en contrebas.

La jeune fille gagna la cuisine, domaine de Gwen, la servante, et se heurta à sa mère.

— D'où viens-tu ?

Hélène Bodennec était une femme magnifique. Rose avait toujours rêvé d'avoir ses traits, son élégance. Elle n'y parviendrait pas. Sa mère était trop parfaite, trop éduquée, trop tout ; face à elle, Rose avait l'impression d'être la copie du vilain petit canard du conte d'Andersen.

— De la Ville close.

— Et avec qui étais-tu ?

— Avec Vonig.

— Tu sais que je n'approuve pas cette relation.

— Je l'ai croisée par hasard.

— Hasard ou non, tu as interdiction de sortir sans être accompagnée. As-tu sollicité mon autorisation ?

— Pardon, maman. Vous faisiez la sieste. Je n'ai pas voulu vous déranger. Mais j'ai prévenu Gwen.

— Inutile que je l'interroge, elle irait dans ton sens, soupira Hélène. Nous avons des invités ce soir. Va te changer.

— Par pitié, maman, dispensez-moi de ce dîner. Vos convives sont vieux et assommants. Je vais mourir d'ennui en leur compagnie et devenir désagréable. Vous ne le voulez pas, n'est-ce pas ?

— Ennuyeux, le comptable de ton père et le docteur Guérin ? Tu exagères. Et ils ont des épouses délicieuses.

— Peut-être. En réalité, je voudrais me coucher tôt.

Hélène capitula :

— Je ferai une exception pour ce soir.

Après s'être changée, Rose regagna la cuisine et annonça, triomphante, à Gwen :

— Je dîne avec toi.

Ravie, elle se frotta à la vieille Bretonne qui se récria :

— Ma coiffe ! Elle va être *a-dreuz*<sup>1</sup> ! De quoi je vais avoir l'air ?

— Pourquoi je ne porte pas de coiffe, Gwen ? Toutes les jeunes filles de Concarneau en ont une !

— Est-ce qu'elles en ont, les filles de ton école ? Les gens comme vous mettent des chapeaux.

— Les gens comme nous ? Que veux-tu dire ?

— Fais pas semblant de pas comprendre !

Rose n'insista pas.

— Que nous as-tu préparé de bon ? s'enquit-elle.

Les plats, déjà prêts, s'étaient sur la desserte. À leur vue, la jeune fille esqua une moue.

— Ça te plaît pas ? bougonna la servante.

— Gwen ?

— Quoi encore ?

— Tu dois avoir en réserve des conserves Bodennec. Fais-moi des tartines beurrées avec des sardines.

— Je te donne ce qu'il faut et tu te débrouilles.

---

1. De travers.

Gwen était arrivée chez les grands-parents paternels de Rose à seize ans. Elle était restée à leur service jusqu'à ce que leur fils Maurice se marie et que naisse Étienne. Sur la proposition d'Émile, le père de Maurice, elle était alors venue aider la jeune mère à s'occuper du nouveau-né et ne les avait plus quittés.

Au fil des années, Rose s'était attachée à elle et réciproquement, de sorte que c'était à Gwen, plutôt qu'à sa mère, que la jeune fille confiait ses secrets. Ils n'étaient pas mieux gardés, mais leur confession était plus facile.

— Gwen, tu connais du monde à Concarneau ?

— Beaucoup, oui.

— Un garçon qui s'appelle François Le Cléac'h ?

— C'est le petit-fils de mon amie Suzon ! Tu l'as vu où ?

— Cet après-midi, à la Ville close.

Rose avait frémi et Gwen s'en était aperçue.

— Regarde-moi. Te voilà toute chose !

— Cesse de radoter et raconte-moi plutôt comment son père est décédé.

— Comme meurent nos marins... Cette année-là, en janvier, on a essuyé une terrible tempête. Le père de François est tombé à l'eau et le grand-père, qui était sur le même bateau, a tenté de lui porter secours. Ils se sont noyés tous les deux. Grâce à Dieu, tous les hivers ne sont pas si meurtriers !

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

— *Ma Doue!*<sup>2</sup> s'exclama la servante. Déjà les invités! Voilà le résultat à force de me distraire!

Elle avait à peine formulé ses reproches que Maurice Bodennec surgit.

— Qu'est-ce que vous attendez pour aller ouvrir, Gwen?

Gwen tapota sa coiffe et son tablier et fila accueillir les invités.

— Tu ne dînes pas avec nous? s'informa Maurice, inquiet de voir sa fille en vêtement d'intérieur.

— Non. Je suis fatiguée.

— C'est vrai que tu as les joues rouges et les yeux brillants. Je vais demander à mon ami Guérin de t'examiner.

— N'en faites rien, papa. Une bonne nuit de sommeil me remettra d'aplomb.

Rose se blottit dans les bras de son père. Elle aimait son contact et la senteur de vétiver aux accents boisés de son eau de toilette. Ses cheveux blanchissants ajoutaient à son charme naturel.

Depuis que son fils aîné étudiait à Paris, Maurice vivait avec ses trois femmes: son épouse Hélène, sa fille Rose et enfin Gwen, l'ange de la maison, fin cordon-bleu, soucieuse du bonheur de chacun. Son seul défaut: l'attachement immodéré qu'elle portait à Rose. Maurice aurait apprécié qu'elle soit plus distante dans ses rapports avec sa fille et il n'hésitait pas à la tancer quand elle se montrait trop complaisante.

Rose monta dans sa chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur l'océan. Tout en contemplant le décor familial, elle songea au

---

2. Mon Dieu!

garçon de la Ville close. Elle le revit avec sa peau dorée par le soleil, sa chevelure hérissée d'épis. Une chaleur intense se diffusa en elle.

Un léger coup à la porte la fit sursauter. Gwen entra, portant un plateau.

— Ton dessert favori, mignonne. Une île flottante.

— Merci, Gwen.

La jeune fille avala son dessert sous l'œil attendri de la servante.

— Gwen, chante-moi *Le Tricot de laine*.

— J'ai encore à faire ! Et pourquoi t'as tant de goût pour cette chanson ?

— Elle est triste !

— Justement.

— Allez !

Gwen céda, comme toujours, et entonna la chanson de Théodore Botrel :

*Malgré le grand vent qui gronde sans trêve  
Léna Le Morvan s'en vient à la grève  
S'en vient en chantant une cantilène  
Tout en tricotant un beau gilet de laine...*

Une jeune Bretonne, Léna, a tricoté un gilet pour son mari marin. Aujourd'hui, il revient d'Islande après des mois d'absence.

La fin de la chanson faisait toujours pleurer Rose.

*Près d'elle soudain, l'océan qui bave  
Jette avec dédain une horrible épave*

*C'est un naufragé, recouvert à peine  
D'un ciré rongé et d'un tricot de laine.  
Jetant son tricot dans la mer menteuse  
Avec un sanglot meurt la tricoteuse  
Sur le corps mi-nu que la vague amène  
Elle a reconnu son vieux tricot de laine.*

— On peut mourir d'amour, Gwen ?

— On peut. Si l'être aimé vous manque tant que la vie sans lui ou elle n'a plus de sens.

— Pourquoi tu ne t'es pas mariée ?

— Est-ce que j'ai eu le temps, à veiller sur vous tous ? Allez, ouste, au lit !